

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 9 (1933-1934)
Heft: 23

Artikel: XXe Anniversaire de la Mobilisation 1914
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-710690>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

1388, Klingenberg Chronik. — Streit um das Toggenburger Erbe, 1436, aus der Chronik eines ungenannten Toggenburgers. — Belagerung von Greifensee, 1444, von Hans Fründ, Landschreiber von Schwyz. — Sundgauer Zug, 1467, von Bendicht Tschachtlan, Bern. — Ueberschwemmung in Luzern, 1475, von Diebold Schilling, Luzern. — Adrian von Bubenberg, von Diebold Schilling, Bern. — Auszug der Zürcher nach Murten, 1476, von Gerold Edlibach, Zürich. — Hinrichtung von Hans Waldmann, 1489, von einem unbekanntem stadtzürcherischen Chronist. — Schlacht an der Calven, 1499, aus Acta des Tiroler-Krieges, Graubünden. — Raub von Bruder Fritschi, 1507, von Diebold Schilling, Luzern. — Kirchweih in Liestal, 1530, von Fridolin Ryff, Basel.

Konrad Justinger berichtet in der Berner Chronik von einem Zweikampf zwischen Mann und Frau: « Do man zalt 1280 jar, beschach ein Kampf an der matten an der stat, do nu des kilchofs mure stat, und kampfien ein frowe und ein man mit einander, und lag die frowe ob (siegte die Frau). »

Die Chronik der Stadt Zürich meldet von der Pflästerung der Stadt: « In dem selben Jahre 1403 so ward die statt Zürich besetzt mit steinen, und das costet drü tusend 200 pfund pfennig, und man getorste (durfte) keine schwin uf der gassen lazen gan wol ein ganz jahr. »

H. Brennwald von Zürich meldet in der Schweizerchronik, wie Bern schweres Geschütz kauft « Anno domini 1413, da köftend die von Bern ihr großen büchsen zu Nürenberg, und über zwei jar darnach köftend si aber zwei großen büchsen, die man sithar gar vil und dik (oft) gebrucht, schloß und stet (Städte) damit gewunen hat. »

Zu einer gelegenern Zeit als auf August 1934 hätte diese Schrift nicht erscheinen können. Unser vaterländisches Volk und besonders die Jugend wird mit Freuden die Chronisten in der originellen und kraftvollen Ausdrucksweise der einstigen Zeiten nachlesen. Und da die Auswahl des Stoffes außerordentlich reichhaltig und vielseitig ist, wird jeder etwas darin finden, für das er sich besonders interessiert. Eine kurze biographische Uebersicht über die Chronisten und knappe Erläuterungen zu den einzelnen Texten erhöhen den Wert dieser hochwillkommenen Arbeit einer begeisterten Patriotin, die im Spätherbst uns noch ein Werk über Hans Waldmann schenken wird.

Albert Ott.

XX^e Anniversaire de la Mobilisation 1914

« La gratitude honore les peuples comme elle honore les hommes. »

1870.

Il y a 4 ans nous honorions l'histoire de notre pays, en célébrant le 60^e anniversaire de l'occupation des frontières de 1870/71 et en rendant hommage à nos vétérans. — Fêtes modestes par l'éclat, mais chaudes et vivantes par le cœur. Nous, ceux de 1914/18, avons en effet vibré au contact de ces beaux vieillards à la mémoire solide et au cœur jeune, bien que le cadet eut 80 ans! Que de souvenirs évoqués par eux et combien nous les comprenions pour en avoir vécu de semblables!

Ce fut une journée de gratitude du pays tout entier, mais plus profondément peut-être des « gris-verts » aux capotes bleues de 1870, brassardées de la croix fédérale. Ce fut un hommage à ceux qui firent leur devoir en 1870 et épargnèrent au pays les horreurs de la guerre. Chacun d'eux avait alors compris ce que l'heure avait de sérieux et de grave. Sans eux l'armée de Bourbaki entraînait en Suisse et c'était la guerre sur notre sol. Par leurs récits, par l'expression de leur légitime fierté d'avoir été là pour sauvegarder leurs biens les plus chers, ils ont entretenu chez les jeunes, au cours des années, le culte du drapeau et la fierté de servir, héritage de traditions séculaires d'honneur et de fidélité.

1914.

Quarante-quatre ans plus tard c'est le tour des jeunes! Août 1914! Le coup de tonnerre qui ébranle l'Europe! La voix des cloches du 1^{er} août prend l'accent du tocsin. C'est à nouveau l'appel aux armes, l'enthousiasme patriotique, l'adieu aux siens, la mobilisation, le serment au drapeau, la marche à la frontière, les nouvelles alarmantes, l'arrivée en secteur. Comme leurs

ainés de 1870, ceux de 1914 partirent fermes et résolus, avec au cœur la volonté d'être dignes de leurs pères!

Ce furent les longues factions à la frontière, l'attente émouvante, les relèves successives, les Noël sous les armes. L'armée entraînée était prête, elle saurait faire son devoir où que ce soit et quand que ce soit.

Puis vint hélas 1918! La joie de poser les armes est troublée par la criminelle tentative révolutionnaire, la grippe, la mort, la période de deuil, la vie de 3793 officiers, sous-officiers et soldats, brutalement fauchée; l'odieuse insulte d'un sectaire: « La grippe venge les travailleurs! » Insulte à nos morts, mais aussi injure aux travailleurs! — 1918, nous ne l'oublierons jamais! A tous ces camarades disparus, j'adresse un souvenir ému.

Mais au-dessus de l'ombre, il y a la lumière. En ce XX^e anniversaire, en ce 1^{er} août 1934, nous voulons aviver la flamme du souvenir et adresser une pensée de reconnaissance au soldat de 1914, à celui qui a tout quitté, foyer, femme, enfants pour accourir à l'appel de la Patrie. Avec abnégation durant 4 années il a monté la garde. Pendant cette longue veillée d'armes il fut aux prises avec le cafard et les soucis du lendemain, mais sa volonté et sa discipline en triomphèrent. Et à cet hommage nous associons les mères et les épouses qui durent assumer les devoirs du chef de famille absent et furent les vraies gardiennes du foyer.

Comme ceux de 1870, ceux de 1914 firent tout leur devoir, tant il est vrai que nos traditions militaires se transmettent immuablement, que l'armée reste toujours jeune. Ils veillèrent fidèlement sur le patrimoine sans tâche légué par leurs ancêtres. Ce sacrifice ne fut point stérile: le beau sol helvétique fut protégé contre les horreurs de l'invasion.

Mais il ne suffit pas d'avoir été bon soldat. Le plus grand mérite est de s'en souvenir et de faire son devoir de citoyen. Les leçons du passé s'oublient vite de nos jours et il importe que nos traditions comme nos valeurs morales ne se perdent pas. Aux mobilisés de 1914/18 de les transmettre aux jeunes, comme le firent nos vétérans de 1870.

Et je me plais à rendre ici hommage à nos sociétés militaires et parmi elles à l'Association suisse des Sous-officiers, à son organe « Le Soldat suisse », qui apportent une utile collaboration aux autorités pour la défense du pays et de ses institutions. Leur belle activité maintient l'esprit de corps, la solidarité et surtout la cohésion.

Nous voulons être un peuple fort, parce que l'avenir appartiendra aux peuples forts. Pour être fort un peuple doit grouper toutes ses forces nationales, car il se défend de deux manières: par sa force morale qui s'exprime par son patriotisme, par sa force matérielle que représente son armée. Or chez nous l'armée c'est le peuple, le peuple c'est l'armée. Plus la volonté du peuple de défendre notre sol sera grande, plus forte sera l'armée.

Comme le pays, l'armée est pacifique. Elle n'a pas de visées guerrières, mais elle ne permettra pas qu'on touche au sol helvétique ou qu'un voisin s'en serve pour tourner la défense de son adversaire. Il faut que l'étranger sache que nous sommes résolus, comme en 1870 et comme en 1914, à défendre nos frontières où que ce soit et quand que ce soit, que notre armée est prête à cette tâche moralement et matériellement. Donner cette certitude à nos voisins est le meilleur moyen d'écartier la guerre de notre pays. Cela est facile. De tous les produits de notre sol, l'armée est celui qui a les racines les

plus profondes, c'est l'élément de soudure de l'unité nationale. Qu'on y veille jalousement.

En face du désarroi actuel des esprits, en face des théories illusoirement tant de fausses de l'internationalisme ou autres utopies, en face des malfaiteurs pour ne pas dire criminels, qui cherchent à extirper de l'âme populaire le sentiment désintéressé du patriotisme et la fierté de servir, en face des soviets dont la présence à Genève est une injure à notre pays, en face de certains charlatanisme politique, en face de certains naturalisés, Suisses fraîchement peints, qui consacrent le plus clair de leur temps à combattre nos institutions, en face des adversaires de notre défense nationale, traités à la patrie, qui en même temps qu'ils dénigrent notre armée portent aux nues l'armée rouge des soviets! en face de tous ces fossoyeurs de nos traditions helvétiques... aux patriotes de se dresser! A nous mobilisés de 1914/18 d'oser et de nous affirmer en tout et partout, à nous de rester soldats dans notre tenue, dans nos paroles, dans nos actes pour que notre uniforme, qui symbolise la défense de la famille, du foyer et de la conscience soit toujours respecté et aimé. Aux autorités enfin de veiller à ce que l'armée soit respectée, et protégée, en particulier contre les agitateurs et contre les attaques de certaine presse. Liberté et Patrie est une belle devise, mais à condition que la liberté ne tue pas la patrie!

En ce 1^{er} août 1934, tous au drapeau!

Col. cdt. corps Guisan,
Cdt. 1^{er} corps d'armée.

Souvenirs

Assis sur le vieux tronc d'arbre, formant banc rustique, appuyés contre la façade grise de la ferme, Jean et Alice M... écoutent, en ce soir de premier Août, le son des cloches qui monte jusqu'à eux depuis le fond de la vallée. En face, le Plateau Suisse étend ses vergers et ses champs jusqu'au lac par dessus lequel on peut voir les Alpes rosées par le soleil couchant. Derrière, protégeant la ferme au toit plat, les premiers contreforts du Jura sont gris déjà et lentement deviennent violets.

A toute volée les cloches lancent dans l'espace leur son grave et pur, réveillant une foule de souvenirs dans le cœur de tous les Suisses qui savent ne pas oublier. Pour Jean cette réminiscence est particulièrement émouvante; il y a vingt ans... vingt ans déjà qu'en un soir semblable à celui-ci, alors que ces mêmes cloches appelaient sous les drapeaux tous les citoyens conscients de leur devoir, lui Jean, travaillant durement sur la terre d'Afrique, n'avait pas pu répondre à l'appel aussi vite qu'il l'eût voulu... Pour l'instant les yeux fermés, sa pipe éteinte, notre ami revoit par la pensée les champs de bananiers et de caféiers qu'il cultivait avec l'aide de nombreux noirs. Depuis trois ans qu'il était venu s'installer dans cette forêt vierge, cette plantation, grâce à un labeur incessant, l'enrichissait et lui faisait oublier en partie du moins le moment de colère qui l'avait fait quitter la maison. Têtu, il n'avait écrit qu'une seule fois chez lui pour dire où il était, puis pour tromper le mal du pays qui parfois le rongait, il avait donné des noms de chez lui à tous ses domestiques, à ses champs et aux paysages des alentours. Il avait même hissé le drapeau rouge à croix blanche sur un mat, haut, très haut dans le ciel pour qu'en le regardant il puisse s'imaginer ne voir que l'azur bleu de chez lui... Il se revoit, le casque de liège sur la tête, étendu sur une chaise longue sous la véranda de son bungalow. C'était pendant les heures chaudes de midi; quant tout, dans la nature, se repose.

Alors qu'il somnolait, il s'était entendu appeler par un coureur qui lui tendait un télégramme. Le pauvre diable était épuisé et ne s'était pas fait dire deux fois d'aller se restaurer. Emu et curieux tout à la fois Jean avait ouvert le message et avait lu ces simples mots:

« Le Pays a besoin de toi, ton père. »

Le Pays... longtemps il était resté rêveur, se demandant ce qui pouvait bien se passer là-bas pour que son père le rappelle. Les yeux fixés sur « son » drapeau il essayait de trouver dans la légère ondulation de ses plis une réponse satisfaisante à cette question mais n'y parvenant pas il s'était décidé, vers le soir, à partir pour Dakar. Il avançait ainsi de quelques semaines un voyage d'affaires projeté depuis longtemps mais saurait au moins ce qui se passait en Europe.

Les cloches se sont tues... Alice s'est appuyée doucement contre l'épaule de son mari, le terre-neuve a posé sa tête sur les genoux du maître, l'eau claire de la fontaine continue de tomber avec un son cristallin dans le bassin de la fontaine, tout cela ne trouble pas la méditation de Jean qui continue de vivre intensément le passé. Il revoit la marche pénible à travers la forêt le long de la piste mal tracée, jusqu'au fleuve, puis la descente en pirogue jusqu'à Dakar. Il croit entendre encore la mélodie monotone que chantaient ses noirs pour cadencer leurs coups de rames. Les scènes pittoresques des bivouacs, le soir, avec leurs grands feux allumés pour chasser les bêtes sauvages se dessinent tour à tour devant son esprit. Après plusieurs semaines de voyage l'arrivée à destination avait été considérée par tous comme une délivrance et un repos; chacun à sa façon donnait libre cours à sa joie. Parti tout de suite aux renseignements Jean avait alors appris la nouvelle de la guerre déclarée et le télégramme de son père était devenu compréhensible. Mais une grave question se présentait à lui maintenant: Allait-il répondre à cet appel? Partir c'était vite dit, mais que deviendrait sa propriété? Pendant trois jours il resta dans la ville et erra comme une âme en peine ne sachant quelle décision prendre. Certes son cœur le poussait à partir sans délai mais son esprit commerçant essayait de lui faire comprendre qu'après tout un homme de plus ou de moins ne changerait pas grand chose aux affaires de Suisse tandis qu'ici en Afrique son absence provoquerait sans aucun doute sa ruine. Que faire? Alors qu'il en était là dans ses réflexions, appuyé contre le garde-fou du môle, il fut interpellé par un planteur de son voisinage, comme lui de passage à Dakar:

— Alors M..., vous aussi vous vous apprêtez à partir?

— Oui, j'attends le premier bateau en partance.

Cela fut dit tout naturellement, comme s'il était décidé depuis longtemps déjà. Heureux alors d'avoir enfin pris la décision que réclamait l'honneur, il avait tant bien que mal vendu sa plantation plutôt mal que bien et le soir même, sans un regret, satisfait seulement de pouvoir faire son devoir comme tous ses ancêtres avant lui l'avaient fait sans jamais faillir, quoiqu'il pût en coûter, il s'était embarqué pour l'Europe.

Cinq semaines plus tard il entra à l'heure du souper dans la cuisine familiale et saluait tout le monde d'un joyeux: C'est moi! Comme si son absence ne datait que du matin on l'avait accueilli simplement sans transport exubérant. Sa place était réservée à la table pour le repas du soir et dans sa chambre il avait trouvé son uniforme de carabinier, fleurant bon la naphthaline, préparé sur le lit comme à la veille d'une inspection. Seul le regard de sa mère laissait clairement entendre